

La Femme qui a raison

Voltaire

Première parution en 1758

ACTE I - Scène I

(MADAME DURU, LE MARQUIS.)

Mad. Duru

Mais, mon très-cher Marquis, comment, en conscience.

Puis — je accorder ma fille à votre impatience, Sans l'aveu d'un époux ? Le cas est inouï.

Le Marquis

Comment ? Avec trois mots ? un bon contrat, un oui ; Rien de plus agréable & rien de plus facile.

A vos commandemens votre fille est docile ; Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour ; Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour : Pour votre intime ami dès longtems je m'affiche ; Je me crois honnête homme, & je fuis assez riche.

Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux ; Et nos jours, croyez-moi, feront délicieux.

Mad. Duru

D'accord, mais mon mari ?

Le Marquis

Votre mari m'assomme.

Quel besoin avons — nous de conseils d'un tel homme ?

Mad. Duru

Quoi ! pendant son absence ?.

Le Marquis

Ah ! les absens ont tort.

Absent depuis douze ans, c'est comme à-peu-près mort.

Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie, C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie, Un bien que vous savez dépenser noblement, Je consens qu'à ce prix il foit encor vivant ; Mais je le tiens pour mort aussi — tôt qu'il s'avise De vouloir disposer de la charmante

Erise

Celle qui la forma doit en prendre le foin ; Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.

Pardonnez.

Mad. Duru

Je fuis bonne, & vous devez connaître Que pour Monsieur Duru, mon Seigneur & mon maître Je n'ai pas un amour aveugle & violent.

Je l'aime comme il faut. pas trop fort. sensément ; Mais je lui dois respect & quelque obéissance.

Le Marquis

Eh ! mon Dieu, point du tout ; vous vous moquez, je pense.

Qui, vous ? Vous, du respect pour un Monsieur Duru ?

Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru, Dans un habit de serge, en un fecond étage,
Tenir, sans domestique, un fort plaisant ménage.

Vous Vous êtes Demoiselle ; & quand l'adversité, Malgré votre mérite & votre qualité, Avec
Monsieur Duru vous fit en biens commune, Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune C'était à ce
Monsieur faire beaucoup d'honneur ; Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur, De souffrir
qu'il joignît avec rude manière A vos tendres appas sa personne grossière.

Voulez — vous pas encor aller sacrifier Votre charmante Erise au fils d'un usurier ?

De ce Monsieur Gripon, son très — digne compère ?

Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire : Il l'avait fort à cœur, & par respect pour lui, Vous
devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. Duru

Ne plaisantez pas tant, il m'en écrit encore, Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

Le Marquis

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous servez — vous Pour faire un heureux choix d'un plus honnête
époux ?

Mad. Duru

Hélas ! à vos desirs je voudrais condescendre ; Ce ferait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois J'ai prié mon mari de laisser à mon choix Cet
établissement de deux enfans que j'aime.

Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ; Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, son ger.

Le Marquis

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes, Envoyer publier des bans aux Antipodes, Pour
avoir dans trois ans un refus clair & net.

De votre cher mari je ne fuis pas le fait.

Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée, Croirait voir sa maison au pillage donnée.

Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.

Au nom du cher objet qui de vous tient le jour t. De la vive amitié qui m'attache à sa mère, De cet
amour ardent qu'elle voit sans colère, Daignez former, Madame, un si tendre lien Ordonnez mon
bonheur, j'ose dire le sien.

Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mad. Duru

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie ?

Le Marquis

Si je l'adore, ô ciel ! Pour croître mon bonheur >, Je compte à votre fils donner aussi ma fœur.

Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame soumise, D'un cœur toujours à vous.

ACTE I - Scène II

(MAD. DURU, LE MARQUIS, ERISE.)

Le Marquis

Ah ! venez belle Erise, fléchissez votre mère, & daignez la toucher. Je ne la connais plus c'est un cœur de rocher...

Mad. Duru

Quel rocher ! Vous voyez, un homme ici ma fille., Qui veut obstinément être de la famille. Il est pressant ; je crains que l'ardeur de ce feu, Le rendant importun, ne vous déplaie un peu.

Erise

Oh ! non, ne craignez rien ; s'il n'a pû vous déplaire, Croyez que contre lui je n'ai point de colère : J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir, Ce qui de mon respect est la preuve si claire ?

Mad. Duru

Je ne commande point.

Erise

Pardonnez — moi, ma mère ; Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

Le Marquis

De me justifier elle-même prend foin.

Nous sommes deux ici contre vous. Ah ! Madame, Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme ; Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.

(à Erise)

Parlez donc, aidez — moi. Qu'avez — vous à sourire ?

Erise

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire 5 J'aurais peur d'être trop de votre sentiment, Et j'en ai dit, me semble, assez honnêtement.

Mad. Duru

Je vois, mes chers enfans, qu'il est fort nécessaire De conclurre au plutôt cette importante affaire. C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux ; Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux. Mais mon mari !

Le Marquis

Toûjours son mari ! sa faiblesse De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

Erise

Il est mon père.

ACTE I - Scène III

(MAD. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.)

Damis

Ah ! l'on parle donc ici D'hyménée & d'amour ? Je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ; Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa fœur, Je compte absolument jouir de cet honneur, Non point
par vanité mais par tendresse pure ; Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure De voir avec
pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je fuis homme à perdre la raison. Enfin, c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce après tout suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume, Par un seul mot, ma mère, & contre la
coutume, C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous et vous ferez, ma mère heureuse autant
que nous.

Le Marquis

Je réponds de ma fœur, je réponds de moi-même. Mais Madame balance, & c'est en vain qu'on
aime.

Erise

Ah ! vous êtes si bonne ! auriez — vous la rigueur De maltraiter un fils si cher à votre cœur ?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable !
Vous l'aimez, voulez — vous le rendre misérable ?

Damis

Desespérerez — vous par tant de cruautés, Une fille toujours souple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon, & je me persuade Que le moindre refus va la rendre malade.

Erise

Je connais bien mon frère, & j'ai lû dans Son cœur : Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans réplique à ma mère.

Damis

Je parle pour ma fœur.

Erise

Je parle pour mon frère.

Le Marquis

Moi, je parle pour tous.

Mad. Duru

Ecoutez donc tous trois.

Vos amours font charmans, & vos goûts font mon choix : Je sens combien m'honore une telle alliance ; Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.

Nous ferons tous contens, ou bien je ne pourrai : J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

Damis, erise, le marquis (ensemble)

Ah !

Mad. Duru

Mais.

Le Marquis

Toûjours des mais ? vous allez encor dire, Mais mon mari.

Mad. Duru

Sans doute.

Erise

Ah ! quels coups !

Damis

Quel martire !

Mad. Duru

Oh ! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfans Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.

Je dois tout aux bons foins de votre honoré père : Sa fortune déjà commençait à se faire ; Il eut l'art d'amasser & de garder du bien, En travaillant beaucoup & ne dépensant rien.

Il me recommanda, quand il quitta la France, De fuir toûjours le monde, & sur-tout la dépense. J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ; Malgré moi le beau monde est venu me trouver.

Au fond d'un galetas il reléguait ma vie, Et plus honnêtement je me fuis établie.

Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat, Traînât dans le palais la robe d'Avocat : Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.

Il prétend aujourd'hui, fous peine de sa haine, Que de Monsieur Gripon, & la fille & le fils, — Par un beau mariage avec nous soient unis.

Je l'empêcherai bien, j'y fuis fort résolue.

Damis

Et nous aussi.

Mad. Duru

Je crains quelque déconvenue, Je crains de mon mari le couroux véhément

Le Marquis

Ne craignez rien de loin.

Mad. Duru

Son cher correspondante Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse, Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

Damis

Il vous en reste assez.

Mad. Duru

Oui, mais j'ai consulté.

Le Marquis

Hélas ! consultez — nous.

Mad. Duru

Sur la validité D'une telle démarche ; & l'on dit qu'à votre âge On ne peut sûrement contracter mariage Contre la volonté d'un propre père.

Damis

Non, Lorsque ce propre père, étant dans la maison ; Sur son droit de présence obstinément se fonde : Mais quand ce propre père est dans un bout du monde.
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

Le Marquis

Oui, c'est ce qu'il faut faire, & quand ? Dès aujourd'hui.

ACTE I - Scène VI

(MAD. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.)

Marthe

Voilà Monsieur Gripon qui veut forcer la porte ; Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce font ses propres mots, faut — il qu'il entre ?

Mad. Duru

Hélas !

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

ACTE I - Scène V

(MAD. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.)

Mad. Duru

Si tard, Monsieur Gripon, quel sujet vous attire ?

M. Gripon

Un bon sujet.

Mad. Duru

Comment ?

M. Gripon

Je m'en vais vous le dire.

Damis

Quelque présent de l'Inde ?

M. Gripon

Oh ! vraiment oui. Voici L'or'. L'ordre de votre père, & je le porte ici.

Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre ; Ils le feront du moins, & sans beaucoup attendre.

Lirez. (*Il lui donne une lettre.*)

Mad. Duru

L'ordre est très net, que faire ?

M. Gripon

A votre chef Obéir sans réplique, & tout bâcler en bref.

Il reviendra bientôt ; & même, par avance, Son commis vient régler des comptes d'importance.

J'ai peu de tems à perdre ; ayez la charité De dépêcher la chose avec célérité.

Mad. Duru

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.

Comment la trouvez — vous ?

Damis, Erise (*Ensemble.*)

Tout comme vous, ma mère.

Le Marquis

(*à Mr. Gripon.*)

De nos communs desirs il faut presser l'effet.

Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

M. Gripon

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaie, Ça doit importer peu.

Le Marquis

Je ne me sens pas d'aise.

M. Gripon

Pourquoi tant d'aise ?

Le Marquis

Mais t'ai cette affaire à cœur.

M. Gripon

Vous, à cœur mon affaire ?

Le Marquis

Oui, je fuis serviteur De votre ami Duru, de toute la famille, De Madame sa femme, & surtout de sa fille.

Cet hymen est si cher, si précieux pour moi !...

Je fuis le bon ami du logis.

M. Gripon

Par ma foi, Ces amis du logis font de mauvais augure.

Madame, sans amis, hâtons — nous de conclure.

Erise

Quoi, si — tôt ?

Mad. Duru

Sans donner le tems de consulter, De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter ?

C'est pouffer avec nous vivement votre pointe.

M. Gripon

Pour se bien marier il faut que la conjointe N'ait jamais entrevû son conjoint.

Mad. Duru

Oui, d'accord, On s'en aime bien mieux ; mais je voudrais d'abord, Moi, mère, Se qui dois voir le parti qu'il faut prendre, Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. Gripon

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mad. Duru

Les aimables enfans !

Damis

Oh ! Monsieur, je vous jure Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. Gripon

Pour ma Phlipotte ?

Damis

Hélas ! pour cet objet vainqueur Qui règne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

M. Gripon

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ; Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(à Erise.)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

Erise

Je dis la même chose, & je vous promets bien De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie, A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. Gripon

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

Le Marquis

Je vous jure qu'il l'est.

M. Gripon

Oh ! quel original !

L'ami de la maison, mêlez — vous, je vous prie, Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie

Le Marquis

lui fait de grandes révérences.

(à Mad. Duru.)

Or çà, j'ai réussi dans ma commission.

Je vois pour votre époux votre soumission ; Il ne faut à présent qu'un peu de signature.

J'amènerai demain le futur, la future.

Vous aurez des enfans, souples, respectueux, Grands ménagers, enfin on fera content d'eux.

Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mad. Duru

C'est une bagatelle ? & mon espoir se fonde Sur les leçons d'un père, & sur leurs sentimens, Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

Damis

J'aime déjà leur grace & simple & naturelle.

Erise

Leur bon sens dont leur père est le parfait modèle.

Le Marquis

Je leur crois bien du goût.

M. Gripon

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait — on de ce beau Monsieur là ?

(à Mad. Duru.)

A demain donc, Madame ; une noce frugale Préparera sans bruit l'union conjugale.

Il est tard, & le soir jamais nous ne sortons.

Damis

Eh ! que faites — vous donc vers le foir ?

M. Gripon

Nous dormons.

On se lève avant jour ; ainsi fait votre père.

Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.

Soyez sobre, attentif à placer votre argent ; Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.

Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mad. Duru

Pas si matin.

Le Marquis

Allez, vous nous ravissez l'ame.

M. Gripon

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétens Que l'ami du logis déniche de céans.

Adieu.

Marthe

(L'arrêtant par le bras.)

Monsieur, un mot.

M. Gripon

Eh quoi ?

Marthe

Sans vous déplaire, Peut-on vous proposer une excellente affaire ?

M. Gripon

Proposez.

Marthe

Vous donnez aux enfans du logis Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils ?

M. Gripon

Oui.

Marthe

L'on donne une dot en pareille aventure ?

M. Gripon

Pas toûjours.

Marthe

Vous pourriez, & je vous en conjure, Partager par moitié vos généreux présens.

M. Gripon

Comment ?

Marthe

Payez la dot & gardez vos enfans.

M. Gripon

(à Mad. Duru)

Madame, il nous faudra chasser cette donzelle ; Et l'ami du logis ne me plait pas plus qu'elle.

(Il s'en va & tout le monde lui fait la révérence)

ACTE I - Scène VI

(MAD. DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.)

Marthe

Eh bien ! vous laissez-vous tous les quatre effrayer Par le malheureux cas de ce maître usurier ?

Damis

Madame, vous voyez qu'il est indispensable De prévenir soudain ce marché détestable.

Le Marquis

Contre nos ennemis formons vite un traité, Qui mette pour jamais nos droits en fûreté.

Madame, on vous y force, & tout vous autorise, Et c'est le sentiment de la charmante Erise.

Erise

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

Damis

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.

Il faut que le vilain, qui tous nous inquiète, En revenant demain trouve la noce faite.

Mad. Duru

Mais.

Le Marquis

Les mais à présent deviennent superflus.

Résolvez — vous, Madame, ou nous sommes perdus.

Mad. Duru

Le péril est pressant, & je fuis bonne mère Mais à qui pourrons — nous recourir ?

Marthe

Au Notaire, A la noce, à l'hymen. Je prens sur moi le foin D'amener à l'infant le Notaire du coin,
D'ordonner le souper, de mander la musique : S'il est quelqu'autre usage admis dans la pratique, Je ne m'en mêle pas.

Damis

Elle a grande raison, Et je veux que demain Maître Isaac Gripon Trouve en venant ici peu de choses à faire.

Erise

J'admire vos conseils & celui de mon frère.

Mad. Duru

C'est votre avis à tous ?

Damis, erise, le marquis (*, ensemble.*)

Oui, ma mère.

Mad. Duru

Fort bien.

Je peux vous affurer que c'est aussi le mien.

(Fin du premier acte.)

ACTE II - Scène I

(M. GRIPON, DAMIS.)

M. Gripon

Comment ! dans ce logis est-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison ?
Quoi ! deux tables encor impudemment dressées !
Des débris d'un festin, des chaises renversées, Des laquais étendus ronflans sur le plancher ; Et
quatre violons, qui ne pouvant marcher, S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
N'es-tu pas tout honteux ?

Damis

Non ; mon ame est émuë D'un sentiment si doux, d'un si charmant plaisir, Que devant vous encor je
n'en saurais rougir.

M. Gripon

D'un sentiment si doux ! que diable veux — tu dire ?

Damis

Je dis que notre hymen à la famille inspire Un délire de joye, un transport inouï.
A peine hier au foir sortites — vous d'ici, Que livrés par avance au lien qui nous presse, Après un
long souper, la joye & la tendresse, Préparant à l'envi le lien conjugal, Nous Nous avons cette nuit
ici donné le bal.

M. Gripon

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que feras — tu donc quand on te mariera ?

Damis

Ah ! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure, Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature
Cette délicatesse & ces ravissemens, Qui ne sont bien connus que des heureux amans !
Si vous saviez.

M. Gripon

Je fais que je ne puis comprendre Rien de ce que tu dis.

Damis

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je fuis consumé.
Mon cher Monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. Gripon

Sifait, sifait.

Damis

Comment ? Vous aussi, vous ?

M. Gripon

Moi — même.

Damis

Vous concevez donc bien l'emportement extrême, Les douceurs.

M. Gripon

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon, L'amour un jour ou deux à Madame Gripon : Mais cela n'était pas comme ta belle flamme, Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

Damis

Je le crois bien ; enfin, vous me le pardonnez

M. Gripon

Ouida, quand les contrats feront faits & signés.

Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche ; Finissons tout.

Damis

Ma mère en ce moment se couche.

M. Gripon

Quoi ? Ta mère ?

Damis

Approuvant le goût qui nous conduit, Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. Gripon

Ta mère est folle.

Damis

Non, elle est très respectable, Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. Gripon

Ecoute ; il faut ici te parler clairement.

Nous attendons ton père, il viendra promptement ; Et déjà son commis arrive en diligence, Pour régler sa recette, ainsi que la dépense.

Il fera très fâché du train qu'on fait ici, Et tu comprends fort bien que je le fais aussi.

C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie ; Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie, Qui, feule avec mon fils, compose ma maison ; L'été sans éventail, & l'hyver sans manchon ; Blanchit, repasse, coud, compte comme Barême, Et fait manquer de tout aussi — bien que moi — même.

Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille est bien née.
Mais, croi — moi, ta cervelle eii un peu mal tournée.
Il faut que la maison foit sur un autre pié.
Di — moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé, Qui toûjours de côté me fait la révérence, Vient
— il ici souvent ?

Damis

Oh ! fort souvent.

M. Gripon

Je pense que pour cause il est bon qu'il n'y revienne plus.

Damis

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. Gripon

C'est très bien dit. Mon gendre a du bon, & j'espère Moriginer bientôt cette tête légère ; Mais surtout plus de bal : je ne prétens plus voir Changer la nuit en jour, & le matin en soir.

Damis

Ne craignez rien.

M. Gripon

Eh bien, où vas — tu ?

Damis

Satisfaire Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. Gripon

Il brûle pour Phlipotte.

Damis

Après avoir dansé, Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé, Je vais, Monsieur, je vais me coucher. Je me flatte Que ma passion vive, autant que délicate, Me fera peu dormir en ce fortuné jour, Et je ferai longtems éveillé par l'amour.

(Ils s'embrassent.)

ACTE II - Scène II

M. Gripon(*seul.*)

Les romans l'ont gâté, sa tête est attaquée ; Il veut incognito rentrer dans sa maison. Quel profit à cela ? quel projet sans raison Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère ; Mais je fais ce qu'il veut ; ma soi, c'est son affaire. Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris, Et mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

ACTE II - Scène III

(M. DURU, M. GRIPON)

M. Duru

Quelle réception ! après douze ans d'absence !
Comme tout se corrompt, comme tout change en France !

M. Gripon

Bon jour, compère.

M. Duru

O ciel !

M. Gripon

Il ne me répond point.
(Il rêve.)

M. Duru

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'est emportée !
Cette maison, je crois, du Diable est habitée ; Et j'y mettrais le feu, sans les dépens maudits Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. Gripon

Il parle longtems seul, c'est figne de démente.

M. Duru

Je l'ai bien mérité par ma fotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien, Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire : M'en voilà bien payé : que résoudre, que faire ?
Je fuis assassiné, confondu, ruiné.

M. Gripon

Bon jour, compère. Eh bien, vous avez terminé Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. Duru

Je vous dis que j'enrage.

M. Gripon

Oui, je le crois, il est fort trisse de vieillir ; On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. Duru

Plus d'honneur, plus de règle, & les loix violées !...

M. Gripon

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.

J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers Trois cent deux mille francs, dix — huit fols neuf deniers.

Revenez — vous bien riche ?

M. Duru

Oui.

M. Gripon

Moquez-vous du monde.

M. Duru

Oh ! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.

J'apporte un million tout au plus ; le voilà.

(Il montre son porte — feuille.)

Je fuis outré, perdu.

M. Gripon

Quoi ! n'est — ce que cela ?

Il faut se consoler.

M. Duru

Ma femme me ruine.

Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !.

M. Gripon

Sois le maître chez toi, mets — la dans un couvent.

M. Duru

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant Des laquais de six pieds, tous yvres de la veille, Un portier à moustache, armé d'une bouteille, Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant, A venir déjeuner dans son appartement.

M. Gripon

Chasse tous ces coquins.

M. Duru

C'est ce que je veux faire.

M. Gripon

C'est un profit tout clair. Tous ces gens là, compère ; Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien ; Et pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. Duru

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'ame.
Me conseillerais — tu de surprendre ma femme ?

M. Gripon

Tout comme tu voudras.

M. Duru

Me conseillerais — tu D'attendre encor un peu, de rester inconnu ?

M. Gripon

Selon ta fantaisie.

M. Duru

Ah, le maudit ménage !

Comment a — t — on reçu l'offre du mariage ?

M. Gripon

Oh ! fort bien : sur ce point nous ferons tous contents ; On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. Duru

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire A mes ordres précis ?

M. Gripon

De la peine, au contraire ; Ils ont avec plaisir conclu soudainement.

Ton fils a pour ma fille un amour véhément ; Et ta fille déjà brûle, sur ma parole, Pour mon petit Gripon.

M. Duru

Du moins cela console.

Nous mettrons ordre au reste.

M. Gripon

Oh ! tout est résolu, Et cet après-midi l'hymen fera conclu.

M. Duru

Mais, ma femme ?

M. Gripon

Oh ! parbleu, ta femme est ton affaire.

Je te donne une bru charmante & ménagère J'ai toûjours à ton fils destiné ce bijou ; Et nous les marierons sans leur donner un fou.

M. Duru

Fort bien.

M. Gripon

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. Duru

Mais ma femme ?

M. Gripon

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. Duru

Je voudrais voir un peu comme on me recevra, Quel air aura ma femme.

M. Gripon

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. Duru

Voir là si la nature est au moins assez forte, Si le fang parle assez dans ma fille & mon fils, Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. Gripon

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.

Est-ce que le fang parle ? Et ne dois-tu pas être Honnêtement content, quand, pour comble de biens, Tes dociles enfans vont épouser les miens ?

Adieu : j'ai quelque dette active & d'importance, Qui devers le midi demande ma présence ; Et je reviens, compère, après un court dîner, Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & signer.

ACTE II - Scène IV

(M. DURU.)

M. Duru

(Seul.)

Les affaires vont bien ; quant à ce mariage J'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage C'est un scandale affreux, & qui me pouffe à bout.

Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.

(On sonne.)

J'entens une sonnette & du bruit ; on appelle.

ACTE II - Scène V

(M. DURU, MARTHE.)
(à la porte.)

M. Duru

Oh ! quelle est cette jeune & belle Demoiselle Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Est — ce ma fille ? Mais, j'en ai peur : en effet, Elle est bien faite au moins, passablement jolie, Et cela fait plaisir. Ecoutez, je vous prie ; Où courez-vous si vite, aimable & chère enfant ?

Marthe

Je vais chez ma maîtresse, en son appartement.

M. Duru

Quoi ! vous êtes suivante ? Et de qui, ma mignonne ?

Marthe

De Madame Duru.

M. Duru

(à part.)

Je veux de la friponne Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis.
Ecoutez.

Marthe

Quoi ! Monsieur ?

M. Duru

Savez-vous qui je suis ?

Marthe

Non ; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. Duru

Je suis l'intime ami de Monsieur votre maître, Et de Monsieur Gripon. Je peux très-aisément Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

Marthe

Vous me ferez plaisir. Mais, Monsieur, le tems presse ; Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. Duru

Se coucher quand il est neuf heures du matin ?

Marthe

Oui, Monsieur.

M. Duru

Quelle vie & quel horrible train !

Marthe

C'est un train fort honnête. Après souper on jouë j Après le jeu l'on danse ; & puis on dort.

M. Duru

J'avoue que vous me surprenez ; je ne m'attendais pas Que Madame Duru fît un si beau fracas.

Marthe

Quoi ! cela vous surprend, vous bon-homme, à votre âge ?

Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage Des grands biens amassés par son ladre mari ; Et quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. Duru

Mignonne, ces discours me font peine à comprendra Qu'est — ce tenir maison ?

Marthe

Faut-il tout vous apprendre ?

D'où diable venez — vous ?

M. Duru

D'un peu loin.

Marthe

Je le voi Vous me paraissez neuf, quoiqu'antique.

M. Duru

Ma foi, Tout est neuf à mes yeux. Ma petite maîtresse Vous tenez donc maison ?

Marthe

Oui.

M. Duru

Mais de quelle espèce ?

Et dans cette maison que fait — on, s'il vous plaît ?

Marthe

De quoi vous mêlez-vous ?

M. Duru

J'y prens quelque intérêt.

Marthe

Vous, Monsieur ?

M. Duru

Oui, moi —même. Il faut que je hazarde Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ; Ce n'est pas sans regret ; mais essayons enfin.

Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

Marthe

Grand merci.

M. Duru

Méritez un tel effort, ma belle ; C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle Pour le patron d'ici, le bon Monsieur Duru, Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.

Quelqu'amant, entre nous, a, pendant son absence, Produit tous ces excès avec cette dépense !

Marthe

Quelque amant ! vous osez attaquer notre honneur ?

Quelque Amant ! A ce trait, qui blesse ma pudeur, Je ne fais qui me tient, que mes mains appliquées Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.

Quelque amant, dites — vous ?

M. Duru

Eh ! pardon.

Marthe

Apprenez : Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez.

Dans ce que fait Madame.

M. Duru

Eh ! mais.

Marthe

Elle est trop bonne, Trop fage, trop honnête, & : trop douce personne ; Et vous êtes un sot avec vos questions.

(On sonne.)

J'y vais. Un impudent, un rodeur de maisons.

(On sonne.)

Tout — à —l'heure. Un benêt qui pense que les filles Iront lui confier les secrets des familles On sonne.

Eh ! j'y cours. Un vieux fou que la main que voila On sonne.

Devrait punir cent fois. L'on y va, l'on y va.

ACTE II - Scène VI

(M. DURU.)

M. Duru

(seul.)

Je ne fais si je dois en croire sa colère ; Tout ici m'est suspect ; & sur ce grand mystère Les femmes ont juré de ne parler jamais ; On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ; Et toutes se liguant pour nous en faire accroire, S'entendent contre nous comme larrons en foire.

Non, je n'entrerais point ; je veux examiner Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.

Que vois— je ? Un beau Monsieur sortant de chez ma femme !

Ah ! voilà comme on tient maison

ACTE II - Scène VII

(M. DURU, LE MARQUIS sortant de l'appartement de MAD. DURU en lui parlant tout haut.)

Le Marquis

Adieu, Madame.

Ah ! que je fuis heureux !

M. Duru

Et beaucoup trop. J'en tien.

Le Marquis

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. Duru

Ce foir encor ? Fort bien.

Comme de la maison je vois ici deux maîtres, L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres On ne me connaît pas ; gardons-nous d'éclater.

Le Marquis

Quelqu'un parle, je crois.

M. Duru

Je n'en saurais douter.

Volets fermés, au lit ; rendez-vous ; porte close ; La suivante à mon nez complice de la chose !

Le Marquis

Quel est cet homme —là qui jure entre ses dents

M. Duru

Mon fait est net & clair.

Le Marquis

Il paraît hors de feus,.

M. Duru

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate t Avec tout mon argent. Ah traître ! ah scélérate !

Le Marquis

Qu'avez — vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi ?

M. Duru

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

Le Marquis

Et pourquoi, mon ami ?

M. Duru

Monsieur Duru, peut — être Ne ferait pas content de vous y voir paraître.

Le Marquis

Lui mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. Duru

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru — là, Chez qui vous avez pris des façons si commodes, Le connaissez-vous ?

Le Marquis

Non : il est aux Antipodes, Dans les Indes, je crois, cousu d'or & d'argent.

M. Duru

Mais vous connaissez fort Madame ?

Le Marquis

Apparemment : Sa bonté m'est toujours précieuse & nouvelle, Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.

Si vous avez besoin de sa protection, Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. Duru

Je le vois. De Monsieur je fuis l'homme d'affaires.

Le Marquis

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.

Soyez le bien venu ; prenez surtout le foin D'apporter quelqu'argent dont nous avons besoin.

Bon soir.

M. Duru

(à part.)

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(Au Marquis.)

Que l'enfer. Mais, Monsieur, qui gouvernez Madame, La chambre de sa fille est-elle près d'ici ?

Le Marquis

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(Il entre chez Erise & ferme la porte.)

M. Duru

Cet homme est nécessaire à toute ma famille : Il fort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.

Je n'y puis plus tenir, & je succombe enfin.

Justice ! je fuis mort.

ACTE II - Scène VIII

(M. DURU, LE MARQUIS revenant avec ERISE.)

Erise

EH ! mon Dieu, quel lutin, Quand on va se coucher, tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainsi de cette étrange forte ?

Le Marquis

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit, Qu'a— Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre
au lit.
Jurez plus bas tout seul.

M. Duru

Je ne peux plus rien dire.
Je suffoque.

Erise

Quoi donc ?

M. Duru

Est-ce un rêve, un délire ?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste ciel ! & comment son frère l'Avocat Peut — il souffrir céans cette honte inouïe, Sans plaider ?

Erise

Quel est donc cet homme, je vous prie ?

Le Marquis

Je ne sais ; il paraît qu'il eil : extravagant ; Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

Erise

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre ?

Le Marquis

Ma foi, je n'en fais rien ; cet homme est si bizarre !

Erise

Est-ce que mon mari, Monsieur, vous a fâché ?

M. Duru

Son mari !... J'en fuis quitte encor à bon marché.
C'est là votre mari ?

Erise

Sans doute, c'est lui — même.

M. Duru

Lui, le fils de Gripon ?

Erise

C'est mon mari, que j'aime.

A mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez, Peignez — lui bien les nœuds dont nous sommes ferrés.

M. Duru

Que la fièvre le serre !

Le Marquis

Ah ! daignez condescendre !.

M. Duru

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre Qu'à votre mariage on pensait en effet ; Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

Le Marquis

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. Duru

Mariés ?

Erise

Oui, Monsieur.

M. Duru

De quand ?

Le Marquis

La nuit dernière.

M. Duru

regardant

Le Marquis

Votre époux, je l'avouë, est un fort beau garçon ; Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

Le Marquis

Monsieur fait qu'en la vie il est fort ordinaire De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monsieur Duru En est tout différent, n'en a rien.

M. Duru

— Qui l'eût cru ?
Serait — il point aussi marié lui ?

Erise
Sans doute.

M. Duru
Lui ?

Le Marquis
Ma fœur dans ses bras en ce moment — ci goute Les premières douceurs du conjugal lien.

M. Duru
Votre fœur ?

Le Marquis
Oui, Monsieur.

M. Duru
Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

Le Marquis
Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix, Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. Duru
Mais jadis Il avait l'esprit net.

Le Marquis
Les grands travaux & l'âge Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. Duru
Ce double mariage est donc fait ?

Erise
Oui, Monsieur.

Le Marquis
Je vous en donne ici ma parole d'honneur, N'avez — vous donc pas vû les débris de la noce ?

M. Duru
Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce, D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

Le Marquis
Ne nous soupçonnez pas de cette indignité, Cela ferait criant.

M. Duru

Oh ! la faute est légère.

Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère, Que la noce n'ait pas horriblement coûté, On peut vous pardonner cette vivacité.

Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

Erise

Oh ! très fort.

M. Duru

Votre fœur est-elle aussi passable ?

Le Marquis

Elle vaut cent fois mieux.

M. Duru

Si la chose est ainsi, Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.

Je vais enfin parler à sa mère, & pour cause.

Erise

Ah ! gardez — vous — en bien, Monsieur ; elle repose.

Elle est trop fatiguée ; elle a pris tant de foins.

M. Duru

Je m'en vais donc parler à son fils.

Erise

Erise

Encor moins.

Le Marquis

Il est trop occupé.

M. Duru

L'avanture est fort bonne.

Ainsi, dans ce logis, je ne peux voir personne ?

Le Marquis

Il est de certains cas où des hommes de sens Se garderont toujours d'interrompre les gens.

Vous voilà bien au fait ; je vais avec Madame, Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme,...

Ecrivez à son père un détail si charmant.

Erise

Marquez-lui mon respect & mon contentement.

M. Duru

Et son contentement ! Je ne fais si ce père Doit être aussi content d'une si prompt affaire.
Quelle éveillée !

Le Marquis

Adieu. Revenez vers le soir, Et soupez avec nous.

Erise

Bon jour, jusqu'au revoir.

Le Marquis

Serviteur.

Erise

Toute à vous.

ACTE II - Scène IX

(M. DURU, MARTHE.)

M. Duru

(seul.)

Mais Gripon, le compère S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.

Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens !

Tous quatre à s'arranger font un peu diligens.

De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.

J'arrive ; & tout le monde à l'instant se marie.

Il reste en vérité, pour compléter ceci, Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.

Entrons, sans plus tarder. Ma femme ! hola, qu'on m'ouvre.

Il heurte. Ouvrez, vous dis — je il faut qu'enfin tout se découvre.

Marthe

(derrière la porte.)

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. Duru

Oh ! ton maître entrera, Suivante impertinente, & l'on m'obéïra.

(Fin du second acte.)

ACTE III - Scène I

(M. DURU, seul.)

M. Duru

J'ai beau frapper, crier, courir dans ce logis, De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets ? les servantes Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes Me
déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans, Si vite mariés, font au lit trop longtems.
Et ma femme, ma femme ! oh ! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

ACTE III - Scène II

(M.DURU, M. GRIPON)

M. Gripon

Je viens signer notre alliance.

M. Duru

Comment signer !

M. Gripon

Sans doute, & vous l'avez voulu.
Il faut conclurre tout.

M. Duru

Tout est assez conclu.
Vous radottez.

M. Gripon

Je viens pour consommer la chose.,

M. Duru

La chose est consommée.

M. Gripon

Oh ! oui : je me propose De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
(Ils viennent.)

M. Duru

Quels discours !

M. Gripon

Tout est prêt en un mot.

M. Duru

Morbleu ? vous vous moquez ; tout est fait.

M. Gripon

Çà, compère, Votre femme est instruite, Se prépare l'affaire.

M. Duru

Je n'ai point vû ma femme ; elle dort, & mon fils Dort avec votre fille ; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage Vous a fait cette nuit presser ce mariage ?

M. Gripon

Es-tu devenu fou ?

M. Duru

Quoi ! mon fils ne tient pas A présent dans son lit Phlipotte & ses appas ?

Les noces ? cette nuit, n'auraient pas été faites ?

M. Gripon

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes, Elle s'habille en hâte ; & mon fils son cadet, Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

M. Duru

Juste ciel ! quoi ! ton fils n'est pas avec ma fille ?

M. Gripon

Non, sans doute.

M. Duru

Le Diable est donc dans ma famille.

M. Gripon

Je le crois.

M. Duru

Ah ! fripons ! femme indigne du jour, Vous payerez bien cher ce détestable tour !

Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui fuis maître.

Approfondissons tout ; je prétens tout connaître Fai descendre mon fils ; va, compère, di — lui

Qu'un ami de son père, arrivé d'aujourd'hui, Vient lui parler d'affaire, Se ne saurait attendre.

M. Gripon

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.

Il faut un Commissaire, il faut verbaliser, Il faut venger Phlipotte.

M. Duru

Eh ! cours sans tant jaser.

M. Gripon

(revenant.)

Cela pourra coûter quelque'argent, mais n'importe.

M. Duru

Eh ! va donc.

M. Gripon

(revenant.)

Il faudra faire amener main forte.

M. Duru

Va, te dis — je.

M. Gripon

J'y cours.

ACTE III - Scène III

(seul.)

O Voyage cruel !

O pouvoir marital, & pouvoir paternel !

O luxe ! maudit luxe ! invention du Diable !

C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécration !

Ma femme, mes enfans, de toi font insectés.

J'entrevois là dessous un tas d'iniquités, Un amas de noirceurs, & surtout de dépenses, Qui me glacient le sang & redoublent mes transes.

Epouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur ; Je ne fais si je dois en mourir de douleur ; Et quoique de me pendre il me prenne une envie, L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.

Ah ! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.

Quel habit ! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat ?

ACTE III - Scène IV

(M... DURU, M. GRIPON, DAMIS.)

Damis

(à M. Gripon)

Quel est cet homme ? Il a l'air bien atrabilaire.

M. Gripon

C'est le meilleur ami qu'ait Monsieur votre père.

Damis

Prête — t — il de l'argent ?

M. Gripon

En aucune façon, Car il en a beaucoup. En aucune sa ç on,

M. Duru

Etes — vous Avocat ? Répondez, beau garçon,

Damis

Point du tout.

M. Duru

Ah ! le traître ! Etes — vous marié ?

Damis

J'ai le bonheur de l'être.

M. Duru

Et votre sœur ?

Damis

Nous avons cette nuit Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. Gripon

Maries !

M. Duru

Scélérat !

M. Gripon

A qui donc ?

Damis

A ma femme.

M. Gripon

A ma Phlipotte ?

Damis

Non.

M. Duru

Je me sens percer l'ame.

Quelle est —elle ? En un mot, vîte, répondez-moi.

Damis

Vous êtes curieux & poli, je le vois

M. Duru

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise ?

Pour braver votre père, ici s'impatronise,

Damis

Quelle est ma femme ?

M. Duru

Oui, oui.

Damis

C'est la lœur de celui A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. Gripon

Quel galimatias !

Damis

La chose est toute claire.

Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père Enjoignait à ma mère, en terme très précis,
D'établir au plutôt & sa fille, & son fils.

M. Duru

Eh bien ? traître

Damis

A cet ordre elle s'est asservie Non pas absolument, mais du moins en partie.

Il veut un prompt hymen, il s'est fait promptement. Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause y Mais le plus fort est fait, le reste eil : peu de chose.

Le Marquis

d'Outremont, l'un de nos bons ami,.
Est un homme.

M. Gripon

Ah ! c'est là cet ami du logis.
On s'est moqué de nous ; je m'en doutais, compères

M. Duru

Allons, faites venir vite le Commissaire, Vingt huissiers.

Damis

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît, Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut — être, , Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait— votre chemin pour vider la maison.
Dénichez de chez moi.

Mad. Duru

Comment, maître fripon, Toi me chasser d'ici ! Toi scélérat, faussaire, Aigrefin, débauché,
l'opprobre de ton père qui n'es point Avocat.
(*Fin de la cinquième scène.*)

ACTE III - Scène V

(MAD. DURU, sortant d'un côté avec MARTHE ; LE MARQUIS, sortant de l'autre avec ERISE ; m. DURU, M. GRIPON, DAMIS)

Mad. Duru

dans le fond Mon carrosse est-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

Le Marquis

Ah ! je vois ce que c'est.

Marthe

C'est mon questionneur.

Le Marquis

Oui, c'est ce vieux visage, Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mad. Duru

Qui donc ?

Le Marquis

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. Duru

(en colère se retournant.)

Oui, c'est moi.

Marthe

Cet agent paraît peu patient.

Mad. Duru

(avançant.)

Ah, que vois-je ! quels traits ! c'est lui-même, & mon ame.,

M. Duru

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !

Oh ! comme elle est changée ! elle, n'a plus, ma foi, De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Mad. Duru

Quoi ! c'est vous, mon mari, mon cher époux ?.

Damis, erise, le marquis

(ensemble.)

Mon père !

Mad. Duru

Daignez jeter, Monsieur, un regard moins sévère Sur moi, sur mes enfans, qui font à vos genoux.

Le Marquis

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. Duru

Ce matin.

Le Marquis

Excusez, j'en fuis honteux dans l'ame.

Marthe

Et qui vous aurait cru le mari de Madame ?

Damis

A vos pieds.

M. Duru

Fils indigne, apostat du Barreau, Malheureux marié, qui fais ici le beau, Fripon ; c'est donc ainsi que ton père lui-même S'est vû reçu de toi ? C'est ainsi que l'on m'aime.

M. Gripon

C'est la force du fang.

Damis

Je ne fuis pas devin.

Mad. Duru

Pourquoi tant de couroux dans notre heureux dessin ?

Vous retrouvez ici toute votre famille ; Un gendre, un fils bien-né, votre épouse, une fille.

Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans, Voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans ?

M. Duru

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ; Elle cousait, filait, faisait très maigre chère ; Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel, Par la main d'un filou, nommé maître — d'hôtel ; N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille, Ni d'un maudit Marquis ensorcelé ma nlle ; N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin, Et fait d'un Avocat un pimpant aigrefin. j.l'ai Perfide, voilà donc la belle récompense D'un travail de douze ans & de ma confiance.

Des soupers dans la nuit, à midi petit jour !

Auprès de votre lit un oisif de la cour !

Et portant en public le honteux étalage Du rouge enluminé qui peint votre visage ! !

C'efl:ainsi qu'à profit vous placiez mon argent ?

Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant, Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

Damis

Quel père !

Le Marquis

Quel beau-père !

Erise

Eh ! bon Dieu quel langage !

Mad. Duru

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.

Modérez — vous de grace, écoutez & jugez.

Alors que la misère à tous deux fut commune, Je me fis des vertus propres à ma fortune ; D'élever vos enfans je pris sur moi les soins ; Je me refusai tout pour leur laisser, du moins, , Une Une éducation qui tînt lieu d'héritage.

Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage, Un peu de bien commis à ma fidélité, J'en fus placer le fonds, il est en fûreté.

M. Duru

Oui

Mad. Duru

Votre bien s'accrut ; il servit, en partie, A nous donner à tous une plus douce vie.

Je voulus dans la robe élever votre fils; Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis : Il fallait cultiver, non forcer la nature.

Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture.

J'ai fait, à ses talens habile à me plier, D'un mauvais Avocat, un très bon Officier.

Avantageusement j'ai marié ma fille : La paix & : les plaisirs régneront dans ma famille ; Nous avons des amis : des Seigneurs sans fracas, Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas, Souperont chez nous gaîment & passent la soirée.

La chère est délicate Se toujours modérée.

Le jeu n'est pas trop fort ; & jamais nos plaisirs Ne nous ont, grace au ciel, causé de repentirs.

De mon premier état je soutins l'indigence ; Avec le même esprit j'use de l'abondance.

On doit compte au public de l'usage du bien, Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen ; Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à foi — même.

Faut — il, sur son comptoir, l'œil trouble & le teint blême, Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre — fort, Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?

Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.

Le prix de nos travaux est dans la jouissance.

Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.

Etre riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

M. Duru

Le beau sermon du luxe & de l'intempérance !

Gripon, je souffrirais que pendant mon absence On dispose de tout, de mes biens, de mon fils, De ma fille !

Mad. Duru

Monsieur, je vous en écrivis.
Cette union est fage, & doit vous le paraître.
Vos enfans font heureux, leur père devrait l'être.

M. Duru

Non ; je ferais outré d'être heureux malgré moi.
C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi, Femme, fils, gendre, fille ainsi se réj ouïssent.

Mad. Duru

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent !

M. Duru

Non, non, non, non ; il faut être maître chez soi.

Mad. Duru

Vous le ferez toûjours.

Erise

Ah ! disposez de moi.

Mad. Duru

Nous sommes à vos pieds.

Damis

Tout ici doit vous plaire, Serez — vous inflexible ?

Mad. Duru

Ah ! mon époux !

Damis, Erise

(ensemble.)

Mon père !

M. Duru

Gripon, m'attendrirai — je ?

M. Gripon

Ecoutez, entre nous Ça demande du tems.

Marthe

Vîte, attendrissez —vous : Tous ces gens —là, Monsieur, s'aiment à la folie ; Croyez — moi, mettez — vous aussi de la partie.

Personne n'attendait que vous vinssiez ici.

La maison va fort bien, vous voilà, refiez — y.

Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoye.

Nous vous promettons tous de vous tenir en joye.

Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain, Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. Duru

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penses — tu, compère ?

M. Gripon

J'ai le cœur un peu dur ; mais après tout que faire ?

La chose est sans remède, & ma Phlipotte aura Cent Avocats pour un si-tôt qu'elle voudra.

Mad. Duru

Eh bien, vous rendez — vous ?'

M. Duru

Çà, mes enfans, ma femme, Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.

Mes enfans font pourvus. Et puisque de son bien, Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien, Il faut en dépenser un peu pendant sa vie ; Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. Duru

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez.

M. Duru

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés ?

Mad. Duru

En contrats, en effets, de la meilleure forte.

M. Duru

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.' (*Il veut lui donner son porte — feuille, & le remet dans sa poche.*)

Mad. Duru

Rapportez — nous un cœur doux, tendre, généreux : Voilà les millions qui font chers à nos vœux.

M. Duru

Allons donc ; je vois bien qu'il faut, avec confiance ; Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.